

trop dure, et, au moment même de franchir la porte de son hôte, il rebroussa chemin. On ne le vit plus de la soirée.

En rentrant après le bal, où il avait dansé fort et ferme, Erik apprit d'Herseboom que Tudor Brown était revenu vers sept heures et avait dîné seul. Après quoi il avait pénétré dans l'appartement du commandant pour consulter une carte marine; puis il était reparti vers huit heures dans le canot qui l'avait ramené de terre.

Ce furent les dernières nouvelles qu'on eut de lui.

Le lendemain soir, à cinq heures, Tudor Brown n'avait pas reparu. Il savait pourtant que les réparations de la machine devaient être terminées, les feux rallumés, et que le départ de l'*Alaska* ne pouvait être retardé. Le commandant avait pris soin d'en avertir tout le monde. Il donna donc l'ordre de lever l'ancre.

Le navire allait larguer ses amarres, quand un canot, lancé à toute vitesse, fut signalé, venant du quai. Tout le monde crut qu'il portait Tudor Brown. On vit bientôt qu'il s'agissait seulement d'une lettre. A la surprise générale, cette lettre était adressée à Erik.

En l'ouvrant, Erik constata qu'elle contenait simplement la carte de M. Durrieu, consul général honoraire, membre de la Société de géographie avec ces mots au crayon :

« Bon voyage!.. Prompt retour!... »

Explique qui pourra ce qui se passa dans l'âme d'Erik. Cette attention d'un savant aimable et distingué lui alla au cœur et fit monter une larme à ses yeux. En quittant cette terre hospitalière, qu'il connaissait depuis trois jours à peine, il lui semblait quitter une patrie. Il serra la carte de M. Durrieu dans son carnet, en se disant que cet adieu d'un vieillard lui porterait bonheur.

Deux minutes plus tard, l'*Alaska* se mettait en mouvement et s'avancait vers le goulet. A six heures, il l'avait franchi, et le pilote lui souhaitait bon voyage.

On était au 20 février. Le temps était clair. Le soleil avait disparu sous une ligne d'horizon aussi nette qu'en un jour d'été. Mais la nuit montait et bientôt elle allait être profonde car la lune ne devait se lever qu'à dix heures du soir. Erik, le service pendant le premier quart, se promenait d'un pas léger sur le gaillard d'arrière. Il lui semblait qu'avec Tudor Brown le mauvais génie de l'expédition avait disparu.

« Pourvu qu'il n'aille pas s'aviser de nous rejoindre à Malte ou à Suez! » se disait-il.

Et c'était en effet possible; — probable même, si Tudor Brown avait voulu s'épargner le long détour que l'*Alaska* devait faire pour se rendre en Egypte. Pendant que le navire allait contourner la France et l'Espagne, il pouvait, si bon lui semblait, se donner une semaine de séjour à Paris ou sur tout autre point du trajet par terre, et rejoindre ensuite l'*Alaska* par la voie des Indes.

Mais enfin ce n'était qu'une possibilité. La réalité du moment, c'est qu'il ne se trouvait plus là, et il n'en fallait pas davantage pour mettre tout le monde en gaieté.

Aussi le dîner, qui eut lieu à six heures et demie, comme à l'ordinaire, fut-il le plus cordial qu'on eût encore vu. Au dessert, on but au succès de l'expédition, que chacun associait, plus ou moins distinctement, au fond de sa pensée, avec l'absence de Tudor Brown. Puis on monta sur le pont pour fumer un cigare.

La nuit était profonde. Au loin, vers le nord, on voyait briller le feu du cap Saint-Mathieu, celui des Pierres-Noires et celui d'Ouessant. Vers le sud, on laissait à l'arrière le grand feu fixe du Bec-du-Raz et le feu éclignant à éclipses de Tevenec. Le petit feu fixe de la falaise du Bec-du-Raz, qui n'éclaire que deux secteurs, l'un de 41 degrés, l'autre de 30, vers l'ouest, venait d'être signalé, ce qui montrait qu'on était en bonne route. Par le travers même de l'*Alaska*, à bâbord, brillait le feu de l'île de Sein, feu à éclats, se succédant de quatre secondes en quatre secondes, précédés et suivis d'éclipses. Une bonne brise de nord-est accélérerait la marche du navire en l'appuyant fortement sur sa hanche de bâbord. Aussi roulait-il peu, quoique la mer fût assez houleuse.

Comme les dîneurs arrivaient sur le pont, l'homme de service à l'arrière achevait de tirer le loch.

« Dix nœuds un quart, dit-il au commandant qui s'avancait vers lui pour savoir le résultat de l'opération.

— C'est une jolie marche, à laquelle on s'abonnerait pour cinquante ou soixante jours! dit le docteur en riant.

— En effet, répondit le commandant, et nous n'aurions plus, en ce cas, beaucoup de charbon à brûler pour arriver au détroit de Behring. »

Sur ces mots, il quitta le docteur et redescendit à sa chambre. Là, il choisit, dans un grand casier ouvert sous ses baromètres et ses montres marines, une carte doublée de toile qu'il déploya sur son bureau, à la vive lueur d'une énorme lampe Carcel suspendue au plafond. C'était une carte de l'amirauté britannique, indiquant sous les détails de la région maritime dite aruoricaine et présentement parcourue par l'*Alaska*, entre le 47° et le 49° degré de latitude nord, le 4° et le 5° degré de longitude ouest de Greenwich. La carte avait près d'un mètre carré de surface. Les côtes, les îles, les feux fixes et tournants, les bancs de sable, les profondeurs et jusqu'aux directions à suivre y étaient marqués par le menu. Avec une carte pareille et une boussole, il semblait qu'un enfant même eût pu guider le plus gros navire dans ces parages partout si périlleux, où naguère encore un officier distingué de la marine française, le lieutenant Mage, l'explorateur du Niger, vint se perdre corps et biens avec tous ses compagnons de la *Magicienne*, après le *Sané* et tant d'autres.

Le hasard voulait que le commandant Marsillas n'eût jamais navigué dans ces eaux. En fait, la nécessité seule de relâcher à Brest l'y avait amené, sans quoi il eût passé fort au large. Aussi ne pouvait-il se fier qu'à une étude attentive de la carte du soin de rester en bonne route. Mais la chose semblait des plus simples. Laisant sur sa gauche la Pointe-du-Van, le Bec-du-Raz et l'île de Sein, séjour légendaire des neuf Druidesses, presque toujours volé par la poussière des lames mugissantes, il n'avait qu'à courir droit à l'ouest, pour virer au sud quand il se trouverait au large. Le feu fixe de l'île indiquait nettement sa position, et, d'après la carte, à moins d'un quart de mille à l'ouest de ce feu, l'île finissait à pic par de hautes falaises, bordée par la mer libre à des profondeurs qui atteignaient rapidement cent mètres. Ce point de repère étant précieux par une nuit aussi sombre, le commandant, après un examen minutieux de la carte, se décida à le ranger de plus près qu'il n'aurait fait peut-être en plein jour, c'est-à-dire à trois ou quatre milles au large. Il remonta donc sur le pont, donna un coup d'œil à la mer et dit à Erik d'appuyer de vingt-cinq degrés au sud-ouest.

L'ordre parut surprendre le jeune lieutenant.

« C'est bien au sud-ouest? demanda-t-il respectueusement, croyant avoir mal entendu.

— J'ai dit au sud-ouest, répéta un peu sèchement le commandant. Cette route n'est pas de votre goût?

— Puisque vous me posez la question, commandant, je dois vous avouer que non, répondit franchement Erik. J'aurais préféré courir plus longtemps à l'ouest.

— A quoi bon?... Pour perdre une nuit de plus!

Le ton du commandant ne permettait pas d'insister. Erik donna l'ordre tel qu'il l'avait reçu. Après tout, son chef était un marin éprouvé et dans lequel on pouvait avoir pleine confiance.

Si léger qu'il fût, le changement de direction avait suffi pour modifier sensiblement l'allure du navire. L'*Alaska* commençait à rouler fortement et, à chaque embardée, piquait son avant dans la lame. Tout autour de lui, c'était maintenant un bouillonnement confus de petites vagues à crête blanche. Le loch indiquait quatorze nœuds, et, comme la brise fraîchissait encore, Erik jugea prudent de faire prendre deux ris.

Le docteur et M. Bredejord, en proie à un malaise subit, ne tardèrent pas à descendre dans leurs cabines. Le comman-